



65^e FESTIVAL D'AVIGNON

Jalila Baccar
& Fadhel Jaïbi

YAHIA YAÏCH - AMNESIA

SALLE DE MONTFAVET

15 À 22H / **16 17** À 17H ET 22H

SALLE DE MONTFAVET

durée 2h – spectacle en arabe surtitré en français

texte **Jalila Baccar** et **Fadhel Jaïbi** mise en scène **Fadhel Jaïbi**
scénographie **Kaïs Rostom** musique **Gérard Hourbette / Art Zoyd** lumière **Fadhel Jaïbi**
assistante mise en scène et régie son **Narjes Ben Ammar** costumes **Anissa B'diri**
régie générale et lumière **Yvan Labasse** régie lumière **Habib Jarmoud** régie costumes **Jalila Madani**
régie production **Nozha Ben Mohammed** direction de production **Habib Bel Hedi**

avec **Ramzi Azaiez, Jalila Baccar, Fatma Ben Saïdane, Khaled Bouzid, Sabah Bouzouita, Basma El Euch, Riadh El Hamdi, Karim El Kefi, Mohammed Ali Kalai, Lobna M'lika, Moez M'rabet**

production Familia Productions, Bonlieu Scène nationale Anney
coproduction Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, Théâtre de l'Union Centre dramatique national du Limousin, Théâtre de l'Agora
Scène nationale d'Évry et de l'Essonne
avec le soutien du ministère de la Culture et de la Sauvegarde du Patrimoine de Tunisie et de l'Organisation internationale de la Francophonie
remerciements à Syhem Belkhodja, à l'équipe de Ness El Fen et à celle de l'Espace Le Mondial à Tunis

Spectacle créé le 2 avril 2010 à l'Espace Le Mondial à Tunis.

Les dates de Yahia Yaïch - Amnesia après le Festival d'Avignon : les 18 et 19 août au Stage Festival à Helsinki ; les 23 et 24 août au Noorderzon Performing Arts Festival à Groningen (Pays-Bas) ; du 27 au 29 août au Festival Zürcher Theater Spektakel à Zurich ; le 1^{er} septembre au Berliner Festspiele à Berlin ; les 5 et 6 septembre au Festival La Bâtie à Genève ; les 21 et 22 octobre au Festival Sens Interdits aux Célestins Théâtre de Lyon ; du 26 au 28 octobre au Piccolo Teatro à Milan ; le 23 novembre au phénix scène nationale Valenciennes ; les 29 et 30 novembre au Festival Meeting Point à Bruxelles ; les 10 et 11 janvier 2012 à la Maison de la Culture à Amiens ; le 17 février aux Théâtres en Dracénie Scène conventionnée de Draguignan ; le 23 février à La Passerelle Scène nationale de Gap ; le 28 février au Grand R Scène nationale de La Roche-sur-Yon ; le 1^{er} mars au Théâtre Anne de Bretagne à Vannes ; les 7 et 8 mars au Festival Meeting Points à Athènes ; le 27 mars à la Scène nationale de Cavaillon.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Entretien avec Fadhel Jaïbi

Votre spectacle *Yahia Yaïch - Amnesia*, qui met en scène le limogeage d'un despote, apparaît maintenant comme prémonitoire au vu des événements survenus en Tunisie. Pensez-vous, au moment où vous l'avez répété, que la chute du régime était imminente ?

Bien sûr que non. Personne n'imaginait qu'une gifle et une immolation par le feu allaient provoquer ces bouleversements en Tunisie et dans le bassin méditerranéen. Personne ne pouvait imaginer cet « effet domino ». Nous sentions que quelque chose allait se passer, mais il nous était impossible de savoir quand. À l'origine de notre projet, il y avait une trilogie qui devait s'interroger sur cinquante ans d'indépendance (1956-2006) et sur ce qui avait été assassiné pendant cette période : les corps, les consciences et une mémoire. Une mémoire vraie qui disparaissait sous la mémoire officielle. C'est à la suite de *Corps otages*, le premier volet de cette trilogie, créé en 2006, que nous avons décidé de nous intéresser au système dictatorial. C'était risqué puisque le spectacle *Corps otages* avait subi les foudres de la censure et que nous allions nous attaquer directement au cœur du système : le président Ben Ali. On nous conseillait de nous cacher derrière Shakespeare ou Sophocle, mais nous voulions avancer à visage découvert. Nous savions qu'il y avait une ligne rouge à ne pas franchir : nous ne pouvions pas nommer directement le président. Alors nous avons appelé notre « héros » Yahia Yaïch. L'histoire se passerait ici et maintenant, avec des références à des événements antérieurs, du passé récent.

Avez-vous subi la censure ?

Il y a eu un bras de fer dont nous sommes sortis vainqueurs, avec quelques petits « aménagements » anecdotiques. La censure était très organisée avec un cheminement qui allait du ministère de la Culture jusqu'au ministère de l'Intérieur puis à la présidence de la République, avant de redescendre vers le ministère de l'Intérieur, principal décisionnaire. Nous avons donc discuté et avons accepté de

supprimer ce qui ne nous paraissait pas véritablement important. Par exemple, il ne fallait pas parler du disque dur de l'ordinateur de notre héros : Ben Ali était un fanatique des ordinateurs et d'informatique ; ne pas utiliser le mot « portable » qui pouvait signifier que notre pièce se déroulait aujourd'hui. Il ne fallait pas non plus parler des émeutes de la famine en 2010 à Redeyef, mais de celles de 2008 à Gafsa... Pour le reste, nous n'avons pas cédé, nous ne voulions pas qu'ils réécrivent la pièce. Il a fallu un mois et demi pour avoir une autorisation. Le pouvoir pensait récupérer politiquement notre travail en nous laissant jouer en Tunisie et à l'étranger. Nous lui servions d'alibi, nous le savions bien, mais nous pensions que l'important était de jouer et de dénoncer.

Votre théâtre emprunte une forme minimaliste, avec une scénographie très dépouillée...

Très dépouillée. Nous raclons le théâtre jusqu'à l'os pour pouvoir jouer partout. Nous ne nous encombrons donc que du minimum de décor et d'accessoires. C'est le geste significatif que nous recherchons, c'est la forme synthétique qui nous intéresse. Nous n'avons ni fumigènes, ni vidéos, juste des corps d'acteurs mis en lumière et en scène.

Comment s'est construit le texte de *Yahia Yaïch - Amnesia* ?

Jalila Baccar et moi, ou Jalila toute seule selon les projets, prenons la responsabilité d'établir le texte une fois le travail d'improvisation effectué. Ce texte est donc composé du résultat de ces improvisations verbales, mais nous avons aussi écrit hors improvisation. Jalila Baccar et moi ne travaillons pas les textes de la même façon. Elle est comédienne - ce que je ne suis pas - et écrit en s'identifiant à chacun des personnages. Elle ne ressent donc jamais de haine ou de rejet pour les personnages qu'elle invente. Elle travaille en empathie avec ses personnages et écrit hors du plateau, hors des improvisations. Quant à moi, je suis très opportuniste : j'écris en orientant, puis en regardant les acteurs, en prenant et en transformant ce qu'ils proposent.

Vous utilisez plusieurs langues dans *Yahia Yaïch - Amnesia*. Pourquoi ?

Nous utilisons en effet trois langues arabes. C'est la grande leçon des tragiques grecs et de Shakespeare, qui utilisent aussi bien le profane que le sacré, la prose que la poésie, le trivial que le spirituel. Nous avons des comédiens qui viennent de régions différentes, avec des cultures différentes et un parler particulier. J'aime l'idée que les personnages soient issus des comédiens, j'utilise donc leur voix, leur corps et leur mémoire. Ici en Tunisie, il y a une multitude de dialectes, presque un par région ou par ville, et c'est d'une richesse étonnante. L'arabe classique est merveilleusement poétique, l'arabe littéraire est plus simple et l'arabe dialectal est d'une grande richesse et, surtout, toujours en évolution. Dans nos créations, nous mêlons trois langues parce qu'elles font partie du quotidien des Tunisiens.

Le personnage principal parle souvent en voix off. Pourquoi ?

C'est la voix de son cerveau. Elle parle en arabe littéraire. En Tunisie, on ne connaît de nos hommes politiques que la voix médiatisée, celle qui passe par les micros. C'est pour cela que Yahia Yaïch est souvent traité en voix off pour accentuer cette mise à distance. Il y a cependant une continuité sur le plateau entre cette voix off et sa voix normale.

Le personnage de la journaliste représente-t-il tous les Tunisiens qui se sont autocensurés pendant la période de la dictature Ben Ali ?

Elle représente les gens passifs, démissionnaires ou opportunistes que le système a rendu schizophrènes.

Dans le texte de votre spectacle, vous êtes assez critiques sur la jeunesse de la Tunisie que vous accusez de passivité et d'abandon aux « jouissances » de la consommation ? C'est pourtant elle qui s'est soulevée contre la dictature...

Je crois que nous nous sommes trompés sur la jeunesse de ce pays : nous voulions qu'elle porte les mêmes rêves que nous, alors qu'elle avait ses propres revendications, ses propres moyens de

mobilisation et surtout son propre humour. Mais nous ne nous sentons pas coupables de ne pas l'avoir comprise. Je crois que le tsunami politique était difficilement imaginable : nous avons déjà eu des événements aussi forts et mêmes plus forts que ceux de Sidi Bouzid dans le passé qui n'avaient pas ébranlé le pouvoir de Ben Ali. C'est sans doute l'accumulation des frustrations et le combat mené depuis la fin des années 60 par les intellectuels, les artistes, les défenseurs des droits de l'Homme, parfois au prix de leur vie, qui ont servi de terreau au soulèvement de la jeunesse.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

Jalila Baccar & Fadhel Jaïbi

Jalila Baccar et Fadhel Jaïbi se croisent pour la première fois il y a quarante ans, dans le Sud tunisien à la limite du Sahara. Elle est comédienne et deviendra par la suite auteure dramatique ; lui, auteur et metteur en scène, revient de Paris où il a parachevé des études universitaires à la Sorbonne. De leur rencontre et de celle d'un groupe d'artistes indépendants naît, en 1976, une première compagnie, Le nouveau Théâtre de Tunis, qui deviendra Familia Productions quelques années plus tard, avec le développement d'une activité cinématographique. C'est l'époque du président Bourguiba. Le régime du leader de l'indépendance tunisienne alterne périodes autoritaires et périodes plus libérales, qui permettent à la compagnie de travailler dans l'ensemble du pays. Jalila Baccar et Fadhel Jaïbi sont toujours parvenus à organiser des tournées de leurs spectacles, dont l'accès est facilité par l'utilisation de toutes les langues parlées en Tunisie : arabe littéraire, arabe dialectal urbain, bédouin et français. Cette volonté de pouvoir être compris par toutes les couches de la société se retrouve dans les axes de travail qu'ils se sont fixés. Proches d'un théâtre de « divertissement » brechtien, où les improvisations en répétitions tiennent une grande place, très influencées par Shakespeare, leurs pièces racontent, dans des scénographies dépouillées, des histoires en prise avec la réalité tunisienne. Ne refusant pas la complexité, elles partent à la recherche d'une vérité parfois fragmentée, souvent ignorée voire refoulée : la vérité de leur pays, dans ses rapports avec sa propre histoire comme avec le monde occidental qui l'a colonisé. Ayant acquis une envergure internationale, la compagnie sera reçue au Festival d'Avignon en 2002 pour y présenter Junun. Quand le système dictatorial du président Ben Ali tentera d'étouffer sa voix par une redoutable censure, cette reconnaissance internationale agira comme une protection.



autour de Yahia Yaïch - Amnesia

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

17 juillet - 11h30 - ÉCOLE D'ART

avec l'équipe artistique de Yahia Yaïch - Amnesia, animé par les Ceméa

THÉÂTRE DES IDÉES

18 juillet - 15h - GYMNASÉ DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

Révolution et démocratie : la nouvelle Méditerranée,

avec Jalila Baccar et Gilles Kepel politologue, modération Nicolas Truong

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le Guide du Spectateur et sur le site internet du Festival.

retrouvez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Sur www.festival-avignon.com